N° 103 — 10me Année — Avril 1939

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE





LES RITES & LA VIE

Depuis que le monde matériel se sépare chaque jour davantage de ses conditions spirituelles, on imagine avoir beaucoup gagné en pensant abolir les rites.

Cependant, ces rites, bien plus qu'on veut actuellement l'imaginer, correspondent à un besoin profond et réel de la personne humaine.

Le rite, quel qu'il soit, ne peut être considéré par l'adepte que comme l'application du Rythme, donc du Nombre dans les cérémonies de la vie réelle, afin que ce Rythme et ce Nombre mettent les hommes pieux en rapport avec les énergies cosmiques régies par ces Rythmes et ces Nombres. Ce rapport ne saurait s'établir en dehors de la connaissance du divin et, par conséquent, la connaissance des rites fait partie intégrante de l'initiation.

Ces rites, contrairement à ce que pensent des esprits superficiels, ne sont nullement basés sur le désir d'une mise en scène fastueuse propre à « frapper l'imagination des foules ». Cette conception appartient à M. Homais et à ses émules et il faut la leur laisser. Ce qui démontrerait, à toute personne raisonnable, la valeur des rites et leur origine inspirée, c'est l'unanimité des mêmes actes dans une même circonstance, en l'honneur d'une même divinité, c'est-à-dire d'une même forme de pensée et d'activité supérieure. Et, de même, ce sont toujours des nombres identiques par quoi sont représentés les formes et les rites, car un rythme profond, cosmique, y a toujours présidé.

Ces rites et ces nombres, loin qu'ils aient été des traditions de la sauvagerie et de l'ignorance, nous ont été transmis, au moins au cours des âges les plus civilisés, par des nations et des groupements initiatiques dont le moins que nous puissions faire est de nous rappeler avec admiration la transcendante intellectualité. Et ces groupements tenaient pour si graves et si saintes leurs formes rituelles qu'ils en avaient fait la partie la plus secrète de leur enseignement. Dans une lettre de Platon que Matila Ghika considère comme « un des documents les plus importants de l'histoire de la pensée humaine, confession, autobiographie, testament d'un *daïmon* ou demi-dieu, s'il en fut jamais », le maître parle ainsi des rites :

« S'il se trouve quelqu'un pour écrire un livre dans lequel il prétendra exposer ma doctrine sur les points qui me tiennent le plus à cœur qu'il croie les avoir appris de moi ou d'un autre, ou y être parvenu par lui-même, sachez que cet homme ne comprend rien à la chose. Car il n'existe pas d'écrit de moi traitant de ces points, et il n'en existera jamais. Et cette connaissance ne se laisse pas transmettre comme une suite de théorèmes; c'est après de longues méditations, après une intime accoutumance avec son objet que, comme par l'embrasement d'un éclair, la flamme jaillit... et sa lumière continue sans plus nécessiter d'aliment extérieur. »

Et, tout de suite après, vient le passage suivant: « Pour celui qui a une fois saisi cet enseignement, il n'y a pas de danger que jamais il l'oublie; et il s'agit, du reste, de quelques formules très brèves... Un très petit nombre d'hommes existants en ont connaissance ».

Nous pouvons donc considérer les rites comme un langage dont l'exotérisme est nécessairement livré à tous les regards; dont l'ésotérisme, en quelque sorte officiel, appartient aux adeptes qui ont reçu une certaine partie de l'enseignement initiatique, spécialement celle qui traite des formes, des nombres et de leur analogie. Mais la signification la plus haute n'est accordée qu'à ceux qui la découvrent d'eux-mêmes, par illumination soudaine de l'esprit. Je dis « soudaine », parce que cette lumière est aussi brève qu'éclatante, mais il faut travailler longtemps pour la mériter, travailler aussi bien à l'ornement et au développement de son intelligence qu'à la purification de tout son être. Aussi cette connaissance est-elle gardée sous le secret rituel et le serment sacré.

Toute religion a ses rites et même, si nous prenions la peine d'étudier ceux qui nous surprennent davantage et que nous attribuons pour cela à des sauvages, à des primitifs ou à des régressés, nous verrions que ce sont les mêmes avec des variantes qui nous en dissimulent l'étonnante parité. Mais, sans vouloir nous en référer aux religions mal connues des nations réputées primitives, demeurons dans ce bassin de la Méditerranée que tout le monde croit connaître. L'Egypte, qui nous a transmis la plus haute initiation du passé et à qui la Grèce doit beaucoup (mais non tout) dans ses connaissances philosophiques et religieuses, l'Egypte avait ses rites secrets que, seuls, les initiés étaient en état de comprendre et qu'ils pouvaient enseigner à ceux qui, venus après eux, étaient arrivés à ce point de leur initiation où ils pouvaient et méritaient en recevoir la communication. Ceux-là savaient que la mort d'Osiris, son émasculation, sa résurrection, sa nouvelle union avec Isis et la naissance du second Horus n'étaient pas seulement des fictions poétiques révélant, selon le goût du profane, ou la puissance de l'amour conjugal, ou l'enchaînement des saisons.

De plus instruits y voyaient — et les exemplaires du *Livre caché de la Demeure* nous le révèlent constamment — l'enchaînement des vies successives qui sont les saisons de notre âme et lui permettent de devenir assez parfaite et assez pure pour recevoir, enfin, l'illumination céleste de Râ, dans la barque des millions d'années. Mais cette donnée n'était pas encore celle que devait posséder l'adepte supérieur. Pour lui, selon l'expression initiatique, « Osiris même est un dieu noir »; il fallait sortir résolument de toutes les contingences et aborder aux plus hauts sommets de l'Idée pure, dans le domaine radieux et glacé des Nombres. Là, seulement, des obscurités s'éclairaient d'une candeur éblouissante, comme le ciel sur les plus hauts sommets, où l'esprit, comme les poumons, respire un air de diamant. Il comprenait alors pourquoi le Temple d'Abydos, bien qu'il ne connût point la voûte, « était semblable au ciel dans toutes ses proportions ». Pythagore et Platon qui avaient été instruits dans ces Mystères disaient avec justesse que tout l'enseignement supérieur se résout en géométrie; naturellement pas celle que mettent en œuvre les arpenteurs, mais, dans les mêmes nombres et rapports de nombres, ceux qui connaissent à fond la science secrète et sacrée des analogies.

Pour ceux-là, il n'est point de forme isolée, et les couleurs comme les sons, correspondent également à des nombres et à des rythmes. Aussi toute la partie rituelle des religions était-elle basée sur cette connaissance. Par exemple, en Grèce et à Rome, les temples des divinités célestes ou ignées étaient ronds et généralement dépourvus de toît, du moins dans la partie où s'offrait le sacrifice. Nous pouvons voir à Rome une reconstitution du temple de Vesta. Le fervent simple pouvait penser, et il n'avait pas tort, que l'on n'avait pas voulu créer d'obstacle entre le feu matériel et la divinité céleste, entre les prières envolées et l'air qui devait les emporter aux oreilles des Dieux. Mais c'était une vue tout ensemble véritable et superficielle. Il fallait voir aussi dans le temple rond une image du Cosmos, et tous les détails de l'architecture servaient à rendre la ressemblance encore plus exacte et plus probante. Et, pour ceux qui avaient étudié profondément et reçu, en échange de leur longue patience et de leur labeur passionné, la visitation de l'esprit, ce n'était plus seulement une association d'idées imposée par des formes extérieures, mais encore un rappel constant, par des nombres savamment choisis, entre le visible et l'invisible.

Ces rapports servaient également à former une philosophie scientifique, une médecine et une botanique sacrées. Car, puisque les mêmes nombres, recteurs des mêmes formes, étaient un enseignement divin, il ne pouvait exister de forme fortuite et, si des rapports visibles existaient entre deux choses sans parenté évidente, c'est qu'elles contenaient, cependant, une relation intérieure qu'il était bon de mettre en œuvre; et ainsi se formait la *médecine des signatures*, attribuant, selon des relations que l'astrologie contemporaine respecte encore, une influence planétaire aux organes, aux maladies qui les frappent, aux êtres

naturels, minéraux ou végétaux, par qui leur santé peut être rétablie.

Telle est l'importance des rites et c'est pourquoi ils possèdent une telle influence sur tous les êtres, quels qu'ils soient. Une explication rendra ce fait plus aisément assimilable. Nous sommes arrivés récemment, par la voie scientifique, à la connaissance des vibrations, de leur fréquence et de leur longueur d'ondes. Toute chose est soumise à cette loi. Les couleurs, les parfums, les sons, tout est vibration et, de ce fait, si leur fréquence et leur longueur d'onde nous sont révélées, nous pouvons nous servir d'eux, soit isolément, soit en composant une sorte de puissante harmonie avec ceux dont les nombres se complètent et, par ce moyen, nous arivons à guérir les malades, à ranimer ceux défaillent, à calmer ceux qui souffrent d'une surexcitation nerveuse.

Par exemple, les parfums, si jalousement gardés dans les temples que la Loi mosaïque punit de mort celui qui en ferait faire pour son seul plaisir, empiétant ainsi sur le domaine divin et commettant un sacrilège pour sa porpre délectation, les parfums n'étaient pas choisis au hasard et seulement parce qu'ils étaient agréables. Il était nécessaire que leur longueur d'onde, leur forme de vibration s'accordât avec la divinité à qui ils étaient consacrés. Nous les diviserons en deux séries: les parfums d'essence, vigoureux, un peu acides, dont les ondes sont courtes et les vibrations rapides, et les parfums d'huile aux ondes longues et de basse fréquence. Les premiers seront voués aux dieux actifs, roboratifs, guérisseurs et nous y trouvons l'hysope, la mélisse et la plupart des labiées. Les fleurs à bulbes: les tubéreuses, les lys, les jacinthes, le narcisses, étaient consacrées aux divinités du plaisir, de l'amour, en un mot aux forces passives et plutôt langoureuses. Nous en cherchons une explication médicale, parce que nous ne voulons plus nous fier aux connaissances du passé et nous la trouvons avec la surprise de découvrir que les Anciens ne l'ignoraient certainement point : les parfums actifs des essences agissent sur le grand sympathique et lui communiquent leur activité; les parfums passifs agissent sur le pneumo-gastrique et lui apportent une langueur qui, bien que fort déprimante, n'est pas dépourvue de charme. Tels, ils siéent à la molle Astarté.

Ce qui est vrai pour les parfums l'est pour toute chose. La donnée religieuse ou philosophique est la même, mais la nation qui l'utilise la manifeste suivant son tempérament. J'ai parlé d'Astarté. Les antiques figurations phéniciennes de la déesse soutiennent d'une main ses seins opulents et de l'autre font voir le sexe. Elle est la déesse de la génération et le révèle sans malice, et même avec brutalité. La Vénus de Médicis fait le même geste, mais avec la légèreté, la grâce d'une baigneuse surprise et qui cache instinctivement ce qu'elle a de plus féminin et, par ce geste ailé, devient la Vénus pudique.

Dans le rite proprement dit, qui est l'accomplissement d'un acte en vue d'honorer la divinité, il en est exactement de même. Le prêtre appelle par le sacrifice, qu'il soit de sang ou de parfums, l'attention du dieu qu'il veut fêter, puis il dit les paroles nécessaires pour que cet envoi, ce gage de respect et d'amour, s'unisse à l'Etre supérieur à qui sa piété le destine. Pour que cet objet soit pur, il en faut écarter, d'abord, toute influence impure ou malsaine. Une forme du souffle y est nécessaire. Nous pouvons voir, dans les rites égyptiens, le souffle employé de la sorte. Dans les cérémonies catholiques, nous voyons de même le prêtre ou le pontife pratiquer une exsufflation soit sur l'eau, soit sur l'huile qui vont être consacrées, soit sur le front de l'enfant qui va recevoir le baptême. De même, le souffle transmet les forces bonnes une fois écartées celles qui seraient douteuses. Les monuments égyptiens nous font voir l'échange des souffles entre initiateur et initié. Et, dans les liturgies catholiques, l'évêque insuffle l'Esprit aux ordinants par une exsufflation.

Toutes les époques, toutes les nations, ont pratiqué des baptêmes à tous les passages d'un degré à l'autre de l'initiation, de même qu'au moment de la naissance. La plupart de ces baptêmes sont constitués d'une légère effusion d'eau au front et sur la poitrine et par l'attribution d'un nom. Toutes les nations, toutes les religions, surtout les religions initiatiques, ont connu une confession capable de rendre aux coupables leur primitive pureté. Elles ont connu de même des sacrifices plus ou moins secrets où se consommait la chair du Dieu. Car la vérité est une. Ses formes se modifient — bien légèrement — quelquefois, mais le rite, transmission sacrée d'un enseignement universel et primordial, ramène celui qui sait comprendre à la connaissance d'un lien constant créé par le vouloir obéissant de l'Homme entre lui et l'éternelle divinité qui lui donne et lui conserve la vie.

Henri DURVILLE

LES RITES SAISONNIERS

Jamais il n'est entré dans la pensée de l'Homme que les puissances supérieures ne prenaient aucun intérêt à sa vie et aux phénomènes dont elle dépend. Nous ne pouvons oublier que les premiers rites furent naturellement magiques et que la grande différence qui existe entre la religion et la magie est que, si la première révère et implore les puissances dont le secours lui est nécessaire, la seconde commande, tenant pour certain que les formules et les rites qui lui ont été transmis par les ancêtres ont pouvoir pour agir sur les Forces supérieures, ces Forces fussent-elles divines.

Les phénomènes saisonniers ont toujours préoccupé les humains. Les premières civilisations, pastorales, ont vu leur bien-être dépendre des sources et des pluies par quoi se renouvellent les pâturages. Il a donc fallu, dès les premières époques, surveiller les saisons, demander aux Forces dont dépendent les phénomènes météorologiques un temps favorable pour les récoltes et les troupeaux.

Or, ces rites n'étaient pas accomplis au hasard et comportaient un symbolisme que nous trouverons toujours à la base de tous les rituels. Dans nos contrées méditerranéennes, le moment le plus redoutable est celui de la seconde Lune de printemps, que nos paysans appellent encore la Lune rousse, non à cause de sa couleur personnelle, mais à cause de la couleur que prennent les bourgeons et les jeunes feuilles brûlés par des gelées intempestives. Chez les Romains, c'est à Mars que ces méfaits étaient imputés et, pour apaiser son humeur méchante, on lui sacrifiait de petits chiens roux qui étaient empalés sur des piques devant le temple de Mars Mamertin. Le symbolisme est transparent. Mars, dieu du feu et de la guerre, brûle et roussit tout ce qu'il touche. Cependant, il est le bienveillant gardien de ce qu'il lui plait de favoriser. Le chien est le gardien de la maison; le chien roux appartient plus particulièrement à ce dieu, à cause de sa couleur ardente. Par une sorte d'homéopathie, le chien roux sera donc la victime propitiatoire.

Contre ces mêmes inconvénients, les catholiques font encore, dans les pays où les municipalités l'autorisent, les processions des Rogations. Le prêtre bénit les champs dans la semaine qui précède l'Ascension. Il appelle sur les biens de la terre la bénédiction du ciel, et les campagnards, pour fêter ce secours, dressent, de place en place, des reposoirs fleuris où la procession s'arrêtera. C'est un rite de toute antiquité. Après les sacrifices sanglants de jeunes chiens qui datent des rites étrusques, les Romains avaient importé, probablement de Grèce, la procession des Ambarvales qui, de même que la procession dont il vient d'être parlé, appelait la bénédiction de Cérès sur les champs qu'elle devait faire fructifier.

La crainte de la Lune rousse n'était pas la seule cause efficiente des rites à accomplir. On pouvait aussi redouter les inondations ou la sécheresse, également préjudiciables. Le Tibre était supplié de ne pas arroser trop puissamment la campagne romaine qui était alors, comme elle l'est revenue depuis quelques années, un lieu riche en cultures. Chez nous, on a toujours imploré le paton ou la patronne du pays pour éviter les inondations. A Paris, qui en court le risque tous les ans dans les environs du 1er Janvier, les prières à Sainte Geneviève, patronne de la ville, ont toujours été faites depuis plus d'un millénaire.

Quant à la sécheresse, sauf dans notre Midi, nous ne la risquons pas beaucoup, et encore ne nous est-elle pas très cruelle. Mais dans les pays brûlés du Soleil, l'absence de la pluie est l'une des pires calamités auxquelles on puisse être soumis. Les très anciennes civilisations faisaient à Cybèle ou à Cérès les sacrifices qui leur étaient chers. Le symbolisme était toujours le même quoique dans des acceptions différentes. Cérès-Déméter ne demandait que des libations de lait ou d'eau miellée, car le sang lui était en horreur. Mais Cybèle, la grande Déesse de Syrie, aimait le sang et se plaisait à le goûter dans la frénésie des chants et des danses. Les Corybantes faisaient appel à sa bonté en accomplissant des danses giratoires qui reproduisaient sur la terre le mouvement tournant des astres. Les danseurs portaient un étrange costume aux chausses étroites, à la tunique ouverte sur le ventre et qui, dans le mouvement vertigineux de la danse s'ouvrait, laissant voir le vente et le sexe. En même temps, les prêtres et les danseurs se frappaient eux-mêmes ou les uns les autres au moyen de fouets de cordes où des osselets étaient nouées de place en place. Entre la douleur, l'extase, le bruit fiévreux

des larges tambourins, ils perdaient tout contrôle sur eux-mêmes et, après avoir sacrifié divers animaux, ils se faisaient de longues estafilades et quelques-uns s'émasculaient en souvenir d'Atys.

Les dieux phéniciens n'exigeaient pas des mutilations aussi précises, mais ils étaient sensibles au sang versé en leur honneur par leurs fidèles. On se rappelle le combat entre Elie et les prêtres de Baal pour la prééminence de leurs divinités particulières. Les prêtres de Baal commencent les rites, sans succès. Elle les râille amèrement: leur dieu a dû veiller tard le soir précédent; il dort encore. Les prêtres se lacèrent avec les fouets et les couteaux, mais le feu du ciel ne descend pas. Quant à lui, il est tellement sûr de la réponse du Seigneur qu'il arrose le bûcher et fait couler de l'eau tout autour. Et, cependant, le feu vient à son appel avec une telle puissance qu'alentour tout est consumé.

Elle sait commander aux éléments et son indéfectible confiance en Dieu lui ouvre les portes des inter-mondes. Quand il appelle la pluie, elle vient à son appel, comme la flamme est descendue. Voici ce que dit le texte biblique: « Elie dit ensuite à Achab: Allez, mangez et buvez, car j'entends le bruit d'une grande pluie.

« Achab s'en alla pour manger et pour boire. Et Elie monta sur le haut du Carmel où, se penchant en terre, il mit son visage entre ses genoux.

« Et il dit à son serviteur: « Allez et regardez du côté de la mer ». Ce serviteur étant allé regarder, lui vint dire: « Il n'y a rien ». Elie lui dit encore: « Retournez-y par sept fois ».

« Et la septième fois, il parut un petit nuage qui s'élevait de la mer, grand comme le pied d'un homme. Elie dit à son serviteur: « Allez dire à Achab: Faites mettre les chevaux à votre char et allez vite, de peur que la pluie ne vous surprenne. »

« Et, comme il se tournait d'un côté et d'autre, le ciel tout à coup fut couvert de ténèbres, on vit paraître des nuées, le vent s'éleva et il tomba une grande pluie. Achab montant donc sur son char s'en alla à Jezrael.

« Et, en même temps, la main du Seigneur fut sur Elie; et, s'étant ceint les reins, il courait devant Achab jusqu'à ce qu'il vint à Jezrael ». (*Les Rois*, ch. XVIII).

Or, il y avait trois ans qu'il n'était pas tombé de pluie en Israel et c'était un fort grand miracle.

Ces rites sont faits pour aider l'eau à descendre sur la terre afin de la rendre bienveillante à l'homme et féconde. Mais d'autres rites ont été créés pour aider le Soleil dans les passages périlleux de son orbe. Au début du Cancer, il semble que l'astre royal tende à devenir rétrograde et il n'est pas d'être humain qui ne considère comme la pire des catastrophe la possibilité de perdre cette lumière et cette chaleur qui sont la force, la joie et la beauté du monde. C'est dans cette pensée que, dès les époques les plus éloignées, on a allumé de grands feux pour retenir le Soleil dans sa voie. Ce sont les feux de la Saint Jean. A ce moment, toutes les forces de la Nature sont en éclosion et en fête; il semble que les lois rigides qui les maintiennent en soumission soient à ce moment abrogées. Un monde d'enchantements emplit la forêt et la lande; des puissances invisibles mais dont la présence se fait sentir, suave aux uns, terrifique aux autres, rôdent deci delà. Il est bon que les grandes flammes purificatrices s'élèvent dans la nuit la plus courte de l'année afin que le soleil demeure sur sa route et continue de maîtriser cet inconnu plein de mystère. L'Eglise, pleine de sagesse, a toujours conservé des traditions antiques tout ce qui n'était incompatible ni avec la doctrine, ni avec la pureté des mœurs et pour que cette fête, jadis païenne, restât religieuse et familiale, elle lui a donné la force de ses rites et de ses bénédictions.

A la Noël, le Soleil est tout au bas du ciel; toutes les puissances ennemies semblent coalisées contre sa lumière. Ici encore, c'est le Feu qui doit venir en aide à l'astre en défaillance et les temps ne sont pas lointains où les feux de Noël répondaient d'un bout à l'autre de l'axe vibrant des solstices aux feux d'herbe de la saint Jean.

A Pâques, on ne demande encore rien, mais on tient à fêter le renouveau qui fleurit en même temps que notre joie, au moment où le Christ, après avoir souffert mort et passion, ressuscite dans la gloire printanière des vergers tout blancs. Il a plu au Seigneur que ces joies du jardin renouvelé se tressent aux fêtes rituelles puisqu'il permit que Madelaine le confondit avec un jardinier. Nous avons emprunté à des traditions païennes la coutume des œufs de Pâques, symbole de l'année nouvelle, encore toute close et toute blanche, mais pleine de possibilités et de fécondité futures. Les formes les plus diverses sont données à cette fête. En Alsace, c'est la cigogne qui a porté les œufs de couleur que les enfants doivent aller chercher entre les fleurs du jardin et les feuilles du potager. Ailleurs, c'est le lièvre qui a été chargé de cette distribution et c'est un animal plein de fantaisie aussi

place-t-on ses œufs dans les endroits les plus inattendus. Qui songe, en les recevant, que la cigogne migratrice vient du pays d'Isis et apporte dans l'œuf bien clos le mystère d'une parole nouvelle? Qui songe que le lièvre, animal de la Lune, porte aussi des espérances et, ceci, d'autant plus qu'il fut chargé jadis d'un message qu'il remplit mal et qui nous laisse en grand trouble. Car la Lune avait dit au lièvre: « O rapide coureur va-t-en dire aux hommes qu'ils doivent mourir mais qu'ils feront comme je fais, qu'ils mourront pour revenir ensuite ». Mais le lièvre est prompt et distrait, il partit sans avoir entendu le message tout entier et il dit seulement: « Vous devez mourir ». Ils en.conçurent un chagrin et une crainte qui ne sont pas encore effacés, mais le jour vient pour eux, une fois ou l'autre, où ils découvrent par eux-mêmes le mystère des renaissances et ils comprennent alors pourquoi c'est le lièvre qui porte les œufs de Pâques, pour réparer un peu sa sotte précipitation.

Du Nord vient le rite du gui. Lui aussi nous montre que les pires peines ont leur motif et nous rachètent. Au début des temps, la déesse Freya, la Vénus scandinave, mit au monde son fils Balder. Elle avait connu des temps très antiques où le Nord n'était pas encore sous la domination du froid. Aussi la venue de l'enfant solaire lui fit-elle espérer qu'il serait le sauveur de la terre, à la seule condition que ses ennemis le laissassent grandir. Elle fit donc une conjuration à tous les êtres, leur enjoignant de respecter cette petite vie, déjà si riche d'espérances. Elle mentionne tous les êtres, n'en oubliant qu'un seul: le gui.

Or, Loki, le mauvais et le menteur, prit note de cet oubli et, la saison une fois venue, cueillit une branche de gui, la tailla en pointe acérée et la fit tirer sur Balder par le dieu du destin aveugle. C'est ainsi que mourut Balder et, avec lui, la joie du monde. Mais le gui, coupable innocent d'avoir touché le sang divin, s'enrichit de dons magnifiques et guérit maintes maladies, surtout celles qui dépendent du cœur et de la peau, car Balder était le soleil cœur du monde, enfant de Vénus, la beauté.

Est-ce à dire qu'il faille se soumettre à toutes les traditions qui nous viennent ainsi de lointain héritage? Pourquoi pas? Il n'y a naturellement pas d'obligation, mais il vaut toujours mieux, si l'on peut se procurer une chance de bonheur qui ne fasse tort à personne, de s'en servir. Il y a déjà tant de chances d'ennuis et de misères! La coutume est généralement jolie et toutes ont une base que nous ne connaissons plus mais qui remonte aux origines de notre société. Ce que nous appelons superstition n'a pas été instauré sans cause. Tant que cela ne présente de danger ni pour les mœurs ni pour la paix sociale, il vaut mieux manger le gâteau des Rois, les crêpes de la Chandeleur, ramasser les œufs de Pâques, garder trois épis de blé d'une moisson à l'autre et les brûler quand on les remplace. Le blé c'est presque le pain et c'est déjà la richesse, sans parler du pain sacramentel, objet du plus pur amour. Il est bon de garder les traditions de sa race, car nos pères vivent en nous.

Anne OSMONT

LA MAGNÉTISATION DES PLANTES

On nous demande souvent comment peut-on savoir si l'on est riche en magnétisme et si l'on est capable de faire quelque bien par le moyen de cet agent. En voici un moyen accessible à tout le monde et qui a le grand avantage de coûter peu ou rien du tout.

Prenez deux vases à fleurs parfaitement identiques et remplissez-les de la même terre. Il est essentiel que les conditions qu'ils remplissent soient entièrement identiques. Semez dans ces deux pots une graine à végétation rapide,du cresson alénois, par exemple, ou même du simple gramen. Vous les arroserez en même temps et les placerez dans le même endroit. La seule différence sera que vous en magnétiserez un chaque matin et chaque soir par une simple imposition des mains ou de la seule main droite pendant 10 minutes environ. Les graines magnétisées marqueront, sans doute, un temps d'arrêt pendant les deux ou trois premiers jours, mais, ce délai passé, la croissance sera nettement plus rapide, et cela d'autant plus que vous serez mieux doué sous le rapport du magnétisme. La plante magnétisée grandira, fleurira, fructifiera beaucoup plus vite que sa sœur jumelle.

Si vous tenez à faire une véritable expérience de laboratoire, sans autre profit, d'ailleurs, que de compliquer les choses, vous pouvez agir comme suit: Prenez deux assiettes profondes et placez en leur milieu un objet un peu élevé, une

soucoupe par exemple. Placez de l'eau dans votre assiette et couvrez le tout d'une flanelle qui ne doit pas tremper dans l'eau mais l'effleurer seulement, de telle sorte qu'elle conserve une moiteur toujours égale et constante. Sur cette flanelle, semez du cresson alénois qui ne tardera point à lever. Magnétiser l'une des assiettes et abandonnez l'autre à ses destinées. La croissance de l'herbe magnétisée sera sensiblement plus rapide, d'autant que la croissance de cette sorte de cresson se fait en très peu de jours.

Des esprits chagrins et compliqués pourront vous dire qu'il a pu se produire à votre insu tel fait qui enlève son caractère de certitude à votre expérience: les graines ou la terre peuvent, dans le principe, présenter telle différence par quoi votre recherche est faussée. Acceptez la critique, bien qu'elle ne rime à rien, et magnétisez le pot témoin, abandonnant du même coup le pot primitivement magnétisé. En peu de jours, la différence se trouvera inversée. L'ancien pot témoin rattrapera puis dépassera la plante magnétisée et vous établirez ainsi que, seul, le magnétisme est en cause dans cette croissance intensive. Le Docteur Bertholet de Lausanne a fait cette expérience plusieurs fois sous contrôle et les résultats n'ont jamais varié.

Vous pouvez aussi magnétiser de l'eau qui servira pour l'arrosage d'une certaine plante, tandis qu'une plante identique, semée ou plantée le même jour au même lieu, sera arrosée d'eau naturelle. Vous ne tarderez pas à constater des différences du même ordre, d'autant plus grandes que votre magnétisme sera plus puissant.

Si vous vous exercez de la sorte, votre puissance s'accroîtra, car une faculté dont on ne se sert pas ne tarde pas à s'atrophier. Naturellement, en utilisant ainsi votre magnétisme, vous ne sauriez obtenir des résultats bien remarquables, mais cela peut vous rendre un témoignage évident de ce que vous possédez. Une fois que vous saurez ce que vous avez reçu, il vous restera le devoir de faire fructifier vos dons par le travail; le travail avec un instructeur sérieux, car rien ne ne fait à la fantaisie, et vous vous trouverez, en une année ou quelque peu plus, un magnétiseur en état de faire des cures, d'éviter la douleur à ceux qui souffrent, de procurer quelque apaisement à ceux qui sont l'inquiétude, en un mot de faire ce qui vous intéresse réellement dans le domaine magnétique. Il est toujours intéressant de produire des phénomènes sensationnels, mais le véritable intérêt des facultés supranormales est de servir la cause du Bien, d'éviter à ceux qui nous entourent le trouble et la douleur inutiles dans la mesure de nos moyens. Si vous avez, cependant, besoin d'un conseil à cet égard, venez fraternellement nous le demander.

H. D.

NOTRE COURRIER

Nombreux sont nos lecteurs, nos élèves, nos amis qui nous tiennent au courant de leurs travaux, de leurs recherches, de leurs réussites ou de leurs espoirs et nous sommes toujours heureux de les voir trouver le bonheur et la santé. Un ami lointain nous écrit :

« Mon cher Maître,

« Que Dieu vous bénisse comme je le fais de tout mon cœur! Les soucis dont j'étais déchiré se sont éloignés de moi et me voici en état de travailler en tout repos d'esprit, ce qui est la seule manière possible de travailler avec profit.

« Je n'avais aucun reproche à faire à mon fils; il travaillait avec assiduité, mais je ne sais quelle malchance s'attachait à ses efforts dont, cependant, j'étais témoin. J'en étais arrivé à me demander si on ne lui avait pas jeté un maléfice. Ce n'est pas pour faire l'esprit fort, mais cette pensée m'était désagréable et difficile à adopter. Je vous ai parlé de mon ennui et vous m'avez conseillé de faire porter à cet enfant la médaille de l'*Ordre eudiaque* et, lorsque je dirais l'Invocation, en union avec les Eudiastes, de formuler le désir que j'ai de voir mon fils réussir dans les études qui lui sont nécessaires. Je dois vous avouer que j'ai commencé avec quelque scepticisme, et j'en ai été bien heureusement puni. Mon petit Marcel a, tout d'un coup, compris ce qui lui paraissait le plus obscur. Il s'est trouvé dans l'attitude d'une femme qui, ayant un écheveau à débrouiller, trouve enfin le maître fil. Il marche rapidement, et, dans un mois, il est passé de la 22e place à la 4e. Je ne peux même pas dire que je n'y comprends rien, puisque je vous ai obéi et que j'en suis récompensé de la sorte. Mais c'est peu dire que je suis heureux. Je viendrai en causer avec vous à mon premier passage à Paris... »

Il n'y a rien d'impossible pour celui qui demande une aide, quand il le fait suivant les rites collectifs où il peut puiser un appui immense. Nous ne le dirons jamais assez pour que ceux qui hésitent encore à se rapprocher de nous afin de posséder ce qui leur fait défaut. Voici maintenant une joie aussi intense, mais d'un ordre tout différent.

« Cher Monsieur Durville,

« Je vous écris sous l'empire d'une joie sans bornes. Je voudrais pouvoir la crier et la seule ombre de chagrin qui me reste est de devoir me taire encore quelque temps sur la cause de mon bonheur. Je vous ai dit — je vous ai peut-être trop dit, mais

je suis seul et vous avez été si bon pour moi — que je voyais avec terreur mon mari s'éloigner de moi et se prendre d'affection pour une femme plus belle et plus brillante que je ne serai jamais, mais dont le caractère ni le cœur ne méritent l'estime. Je vous en ai parlé d'abord et vous m'avez interdit toute scène et tout reproche. J'ai trouvé cela bien dur, mais c'est vous qui aviez raison. J'ai fait semblant de ne rien voir, J'ai dû sourire le cœur déchiré et, comme vous le disiez, c'est un excellent entraîneur à la maîtrise de soi. Comme vous me l'aviez dit, j'ai cousu une médaille eudiaque dans la poche intérieure de son portefeuille — celle où il y avait aussi la photo de... l'autre — et j'ai prié aux heures de l'Invocation, de toute ma foi, de toute ma douleur. Le résultat a été bizarre. Il a semblé d'abord que mon mari sentait un ennui intérieur dont la cause lui échappait. Lui qui aimait passionnément le monde, surtout depuis qu'il y rencontrait cette femme, il a estimé que cette vie mondaine est vide et sotte. Il m'a dit: « Je reste avec toi, fais-moi donc un peu de musique ». C'est ma seule supériorité, je ne me suis pas fait prier et j'ai joué comme jamais. Il en a été ainsi deux ou trois soirs de suite, puis, tout d'un coup, il m'a prise dans ses bras, il m'a donné un petit nom qui n'est qu'à nous. Il m'a dit que j'étais la seule qui valût la peine d'être aimée. La dame en question est venue faire ses adieux, partant en voyage. Il m'a dit: « Bon débarras, elle est sotte ». Et depuis, c'est l'heureuse paix chez nous. Comment vous remercier ? »

LES LIVRES :

Pour devenir magnétiseur

par Hector DURVILLE

Beaucoup de nos adeptes connaissent ce petit traité. Son petit format, la parfaite clarté de son enseignement sont une grande part de son mérite. Il est impossible d'être plus concis, plus net, de mettre l'élève magnétiseur plus promptement sur son chemin. Naturellement, il lui restera beaucoup à apprendre, car le magnétisme est chose profonde et diverse, mais, après la lecture de ces quelques pages, on saura ce qu'il est, ce qu'on peut en attendre, les moyen de le découvrir en nous et d'en accroître le pouvoir.

Pour devenir magnétiseur est l'ami du nouveau venu dans les sciences psychiques. Le commençant y trouvera tout ce dont il a besoin pour lui montrer la route dans laquelle il ne tardera point à s'engager. Il est peu d'ouvrages qui, dans un format réduit et sous la forme la plus simple, contiennent une telle substance; beaucoup d'entre nos plus brillants élèves ont commencé par lui et il leur a donné toutes les facilités pour se diriger eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils vinssent nous demander une formation plus complète.

(Prix: 6 fr. 50; port, France: 0.80, étranger: 1.50; recommandation en sus, France: 1 fr., étranger: 2.50; en vente à nos bureaux).

HENRI DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.